

DAVID WALTON
SUPERPOSITION



DAVID WALTON

SUPERPOSITION

(EXTRAIT)

Ouvrage sous la direction de Marie Marquez
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Éric Holstein

© **Éditions ActusF**, collection Perles d'épice, septembre 2016
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry
www.editions-actusf.fr
ISBN : 978-2-36629-821-5 // EAN : 9782366298215

Chapitre 1

h o r a i r e

Je n'aurais jamais dû lui ouvrir. Brian Vanderhall s'était pointé chez moi, en claquettes sous la neige, simplement vêtu d'un short de sport et d'un vieux T-shirt du MIT en soufflant de petits nuages blancs de condensation. Si je lui avais claqué la porte au nez, je me serais épargné un sacré paquet d'emmerdes. Et tant pis pour le froid ! Mais au lieu de ça, comme un crétin, je l'avais fait entrer.

J'étais au sous-sol, en train de travailler au sac, lorsque la sonnette s'était fait entendre. Un grand V de sueur assombrissait le gris de mon maillot et mes bras étaient tout collants de transpiration.

— Jacob Kelley ! m'avait-il lancé. Toujours l'air d'un Néandertal, pas vrai !

— Et toi toujours aussi charmant, avais-je répondu. Où est ton manteau ?

— Ferme la porte, m'avait-il alors intimé avec un sourire misérable.

J'avais brièvement passé une tête au-dehors, pour ne voir que l'obscurité enneigée.

— Tout va bien ?

— Contente-toi de fermer la porte, tu veux.

Brian Vanderhall et moi étions amis depuis la fac. Peut-être même mon meilleur ami à l'époque et plus tard, durant les hauts et les bas de notre carrière commune au super collisionneur du New Jersey. Mais la loyauté n'avait jamais été son fort et c'est l'une des raisons pour lesquelles je l'avais laissé sortir de ma vie. En le trouvant là, devant ma porte, je m'étais bien attendu à ce qu'il m'entraîne dans une avalanche de problèmes financiers ou personnels, mais jamais je n'aurais imaginé un tel désastre. Comment aurais-je pu ?

Brian secoua la neige de ses claquettes avant de les envoyer valser dans un coin. Le temps que je referme la porte à clef, un souffle glacial avait dissipé la douce chaleur de la cheminée. Ses mains, tout comme son visage dévoré par une barbe de trois jours, étaient rouges.

Cela faisait deux ans que je ne l'avais pas vu et je le trouvais changé, bien que je n'aurais pu dire en quoi. Des cheveux plus longs, peut-être, ou bien une nouvelle paire de lunettes. À moins, tout simplement, qu'il ait vieilli.

Nous grimpâmes les trois marches qui conduisaient au salon. Pelotonnée au coin du feu, ma fille, Claire, y bossait ses maths, ses belles mèches blondes cascadant sur ses épaules comme une aube dorée. Je déposai un rapide baiser sur son front avant de continuer vers la cuisine.

C'était la pièce qui nous avait convaincus, ma femme et moi, d'acheter cette maison. Spacieuse, moderne, avec de larges plans de travail et un îlot central où nous prenions le petit déjeuner. Elena, d'ailleurs, ne tarda pas à nous y rejoindre

avec des mugs fumants. Café, pour elle et Brian, et pour moi, un thé. À l'étage, j'entendais Alessandra qui travaillait sa trompette.

Brian enroula ses mains autour de la tasse brûlante et huma le fumet qui s'en échappait.

— Merci, dit-il. Vous n'imaginez même pas à quel point je vous remercie.

Nous échangeâmes un regard avec Elena. Petite, athlétique, elle portait un jean et un T-shirt de son club de sport. À vrai dire, elle n'avait fait qu'embellir depuis ses vingt-deux ans, lorsque je l'avais repérée en train de courir devant moi au marathon de Philadelphie. Ce jour-là, j'avais terminé en un temps record, rien que pour pouvoir rester à sa hauteur.

— Comment ça va au SCNJ ? lui demanda-t-elle.

— Oh... comme d'hab, répondit distraitement Brian. Richardson est toujours le même trou du cul. On peut pas dire que ça aille bien depuis ton départ, ajouta-t-il en se tournant vers moi.

— Ça n'allait déjà pas très bien quand j'y étais.

Le super collisionneur du New Jersey était le plus grand accélérateur de particules au monde, situé sous les Pine Barrens, près de Lakehurst, pas très loin de Princeton. D'un montant pharaonique, sa construction avait explosé le budget et beaucoup l'avaient surnommé « le puits sans fond de toute une génération ». Sans parler des critiques des écologistes à propos des risques de contamination radioactive à long terme de l'immense forêt de pins. Mais en dépit de toutes les oppositions, Richardson avait bataillé ferme pour qu'il soit achevé. À peine mis en route, les pressions politiques avaient repris

avec la même frénésie, non plus pour savoir s'il devait être construit, mais pour décider qui allait avoir le droit de l'utiliser. Il y avait tout un pan de mes activités là-bas qui me manquait vraiment. Et plein d'autres que je ne regrettais pas le moins du monde.

— J'ai jamais compris pourquoi t'étais parti, lâcha Brian. Personne, d'ailleurs. Un doctorat à Princeton, des publications... t'étais au top... Peut-être le prochain Wheeler. Comment est-ce que tu as pu abandonner tout ça pour... ?

Il engloba toute la cuisine d'un geste vague.

— J'enseigne la physique à la fac de Swarthmore, et j'adore ça. J'ai même quelques élèves brillants. Et puis surtout, fini les chamailleries sur le temps d'utilisation du matériel, plus besoin de faire de politique ou de prouver en permanence à des gens qui n'y comprennent rien que mon travail vaut la peine d'être financé.

C'était la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase, lorsque je m'étais rendu compte que mes sorties pour faire de la com sur mes travaux avaient pris le pas sur le temps que je consacrais à la recherche. Les milliards investis rendaient l'obtention de résultats obligatoire ; au point que la science, elle-même, en pâtissait. Pour la première fois depuis que le Congrès avait rayé d'un trait de plume le Desertron¹ en 1993, les États-Unis reprenaient la main dans le domaine de la physique des particules. Enfin un remède à la tristement célèbre myopie scientifique américaine ! Mais au lieu d'en profiter à fond, nous

¹ Projet initié en 1983 pour construire le plus grand super collisionneur du monde à Waxahachie, au Texas. Mais le projet est abandonné en 1993 suite aux dépassements de budget successifs. (*Note du traducteur.*)

dépensions tellement d'énergie à prouver l'utilité du SCNJ aux contribuables qu'il en venait à perdre toute valeur.

— Tu aurais au moins pu enseigner à Princeton, renchérit Brian. Ils t'auraient bien trouvé une place.

— Je suis parti justement pour éviter les querelles politiques.

— Tu aurais pu laisser ton empreinte, insista-t-il l'air dépité. Être dans les livres. Et tu as jeté tout ça aux orties !

J'avalai une gorgée de thé pour masquer la crispation de mes muscles.

— Ce n'est pas parce qu'un homme est un pianiste talentueux qu'il doit nécessairement en faire son métier. Une fille qui serait bonne patineuse sur glace devrait obligatoirement sacrifier sa vie pour aller aux JO ?

C'était comme si notre conversation reprenait exactement là où nous l'avions laissée, deux ans auparavant. Je m'ennuyais déjà.

Il but un peu de son café et fit la moue.

— Tu gaspilles ton intelligence à essayer de faire rentrer un peu de science dans les caboches de médiocres petits étudiants.

Je me levai à moitié, les poings sur la table, faisant racler la chaise sur le carrelage. Elena se hâta de poser une main apaisante sur mon bras.

— Dis-moi, tu es juste venu ici pour m'insulter ou tu es là dans une intention précise ?

— Excuse, excuse... répondit-il. Tu sais ce que c'est ? Les vieilles habitudes, tout ça...

En portant son mug à sa bouche, sa main tremblait. Il se renversa un peu de café brûlant dessus et, en reposant la tasse un peu trop vite, il éclaboussa la table. Portant la main à sa bouche, il marmonna un juron.

— Ne bouge pas ! intervint Elena.

Elle courut chercher un torchon, qu'elle passa sous l'eau avant de le lui tendre. Il enroula sa main dedans pendant que j'épongeais ses dégâts avec une lavette.

Et soudain, je sus pourquoi Brian avait l'air si différent. Il avait peur. Pas une vague angoisse, non. Je l'avais déjà vu en passer par là lorsqu'il avait des problèmes d'argent ou quand il avait peur qu'une des femmes qui traversaient sa vie ne découvre qu'il allait voir ailleurs. Rien à voir cette fois. Il jetait des regards vers les fenêtres et sursautait au premier bruit. Il me faisait l'effet d'un écureuil coincé sur une route et prêt à courir se mettre à l'abri sitôt qu'il aurait décidé de quel côté venait la menace.

— Accouche ! lançai-je. C'est quoi le problème ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— T'as jamais été du genre à faire des visites de courtoisie. Alors, qu'est-ce que tu nous veux ?

Il repoussa une mèche rebelle qui lui était tombée dans les yeux et qui revint presque aussitôt lui boucher la vue.

— Disons que j'ai des ennuis, avoua-t-il.

— Quelle surprise ! À cause du boulot ou des femmes ?

— Je dirais un peu des deux, ricana-t-il, amer.

Je finis mon thé et me levai pour aller rincer mon mug dans l'évier avant de le ranger sur l'égouttoir. Une bougie de Noël se consumait sur le bar, distillant une forte odeur de sapin dans la cuisine.

— T'arrête pas.

— Tu continues de te tenir au courant des publications ?

Mais avant que je puisse répondre, nous fûmes interrompus par des pleurs retentissants. Sean, mon fils, venait de débouler

dans la pièce, me rentrant littéralement dedans. À cinq ans, son seul mot d'ordre était *Tout à fond* ! Foncer dans le tas était la seule manière qu'il connaissait de s'arrêter.

— Doucement, lui dis-je. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Alessandra veut pas me laisser jouer, répondit-il entre deux sanglots.

— Elle fait ses exercices. Pourquoi tu n'irais pas travailler un peu ton bugle ?

— Il est cassé. Et pis elle m'a tapé.

— Alessandra t'a tapé ?

— Sur la tête ! Avec sa trompette.

J'examinai la bosse et, pas de doute, la marque en forme de demi-lune enflait, clairement visible sous sa petite tignasse blonde. Je soupirai. Un nouvel épisode du feuilleton dans la vie de la famille Kelley.

Un moment plus tard, Alessandra faisait son entrée. Si elle avait les mêmes cheveux bruns que sa mère, elle n'avait pas son naturel patient.

— C'est pas ma faute.

— Pas ta faute ? T'as vu la marque ? Tu as quatorze ans, Alessandra, pas sept ! Tu dois pouvoir trouver un autre moyen de communiquer que par la violence.

— Je jouais et c'est lui qui m'est rentré dedans.

— Tu espères vraiment me faire croire qu'il s'est fait ça juste en te rentrant dedans ? Que t'étais simplement en train de jouer et qu'il t'a bousculée suffisamment fort pour se faire une marque comme ça ?

Elle croisa les bras en me lançant un de ses féroces regards noirs.

— Pas la peine de me regarder comme ça. Il va falloir que tu apprennes à te contrôler.

— Tu veux dire comme toi au club de gym, avec ce type qui avait insulté maman ? persifla-t-elle.

— Ne pousse pas trop loin, jeune fille. (Je sentais que ça montait doucement.) Change tout de suite d'attitude et excuse-toi auprès de ton frère.

Une nouvelle fois, Elena posa sa main sur mon bras.

— On a un invité. Reste ici discuter avec lui. Je monte avec les enfants m'occuper de ça.

Elle fouilla dans le congélateur et en sortit un glaçon en forme de nounours qu'elle appliqua sur la tête de Sean.

— Grimpe mettre ton pyjama ! lui ordonna-t-elle.

Elle le fit tourner sur lui-même pour le mettre dans la bonne direction.

— Je vais coucher les enfants et je reviens tout de suite, dit Elena à Brian. Ressers-toi en café, il doit en rester assez dans la cafetière.

Je surpris Brian en train de regarder le mauvais bras de Sean, mais il ne se risqua pas à la moindre réflexion. C'est ce que faisaient la plupart des adultes : jeter un regard à la dérobée, avec plus ou moins de subtilité, mais sans jamais oser poser de questions. En fait, Sean était né comme ça, avec le bras gauche moitié moins long que le droit et une main atrophiée incapable de serrer correctement.

J'entendis Alessandra qui continuait de protester de son innocence en montant les escaliers.

— Les joies de la vie de famille, pas vrai ? se moqua Brian. Couches et nez qui coulent.

Ça faisait bien longtemps qu'on était sortis des couches, mais je ne pris pas la peine de le lui faire remarquer. Je n'en revenais pas ! Il se pointait chez moi, tremblant de peur et me demandant de l'aide, et il trouvait encore le moyen de nous prendre de haut, ma famille et moi.

— OK, coupai-je. Dis ce que t'as à dire.

Brian soutint mon regard un moment, puis se lança.

— Tu te souviens de cette controverse autour de la théorie du pancomputationalisme ?

— Tout à fait. Cette idée que l'univers ne serait qu'un immense ordinateur quantique.

— Toutes les informations contenues dans l'univers peuvent être réduites à un nombre colossal, mais néanmoins fini, de bits ; à peine quelques-uns par particule : son énergie, son spin, son inertie... ce genre de choses.

— J'ai toujours pensé que c'était du vent, dis-je. L'univers est l'univers. Dire que c'est un ordinateur n'a aucun intérêt scientifique.

— Mais bien sûr que si. (Brian sembla un peu vexé.) Tu peux simuler n'importe quelle interaction entre particules avec un ordinateur quantique constitué du même nombre de particules et ce quel que soit ce nombre ou la complexité des interactions.

Soit, mais je ne voyais rien dans tout ça qui puisse pousser quelqu'un à courir en claquettes dans la neige. Ça ressemblait à de la métaphysique de comptoir.

— Super. Je peux simuler une pomme avec une pomme. Et ?

— Et si tu peux simuler un univers dans un ordinateur aussi vaste que l'univers, ça veut dire que l'univers est

indistinguable d'un ordinateur quantique. De fait, il *est* un ordinateur quantique.

— Ce qui veut dire...

Je commençais à voir où il voulait en venir.

— Ce qui veut dire que c'est une machine logique avec un facteur de complexité qui excède de loin le seuil de Pronsky.

— Suffisant pour qu'une conscience émerge, poursuivis-je sans chercher à masquer mon incrédulité.

— Exact.

Je ne pus retenir un rire.

— T'es en train de me dire quoi ? Que l'univers est conscient ?

— Plus ou moins.

— T'es pas sérieux ?

Brian resta là, assis sans bouger sur sa chaise, se contentant de jeter des regards en direction de la fenêtre. Il n'avait pas besoin de répondre. Je savais qu'il était sérieux. La question, maintenant, c'était de savoir s'il était fou.

C'est le moment que choisit Claire pour venir prendre des Oreos et un grand verre de lait. À seize ans, Claire avait le droit de se coucher quand elle le voulait. Elle s'assit à la table, sortit les gâteaux de leur emballage et en engloutit la moitié.

La distraction tombait à point nommé.

— Claire, tu te souviens de M. Vanderhall ?

— Un peu, oui, répondit-elle. Ravie de vous revoir.

Brian la détailla avant de lui serrer la main.

— Tout le plaisir est pour moi, dit-il en la dévisageant. Tu as sacrément grandi depuis la dernière fois que je t'ai vue.

Il n'avait pas tort. Ces dernières années, Claire avait perdu ses taches de rousseur et ma jolie petite puce était en train de

devenir sacrément belle fille. Cela dit, étant donné la réputation de Brian auprès de la gent féminine, je ne voyais pas sa remarque d'un très bon œil. Et par ailleurs, si Claire était effectivement une jeune femme tout à fait digne d'intérêt, ça n'était pas uniquement pour son physique.

— Claire est première de sa classe, précisai-je. Deuxième au concours général.

— Papa ! intervint Claire en levant les yeux au ciel.

Elena nous rejoignit enfin.

— Allez ! File là-haut, je te prie ! lança-t-elle à notre fille.

— Je n'ai pas fini mes gâteaux, plaïda cette dernière.

— Prends-les avec toi. Nous devons avoir une discussion entre adultes avec M. Vanderhall.

— Je peux me brancher avant d'aller au lit ?

— Si tu veux. Mais grimpe !

Claire vint m'embrasser.

— Bonne nuit, p'pa, lâcha-t-elle avant de s'enfuir.

Son mug de café – probablement froid à présent – à la main, Elena tira une chaise pour s'asseoir à côté de moi.

— Alors ? C'est quoi le problème ?

— Brian était en train de me parler des petites fées invisibles qui vivent dans les espaces subatomiques, dis-je en ouvrant grand les yeux.

— Elles existent, Jacob, m'interrompit Brian en se penchant vers moi.

— Quoi donc ? Les petites fées ?

— Les consciences. Les êtres. Les intelligences artificielles, comme dans un gros ordinateur, sauf qu'en l'occurrence, l'ordinateur en question, c'est l'univers tout entier.

— Et tu les as vues ?

— Mieux que ça. Elles m'ont parlé. Elles m'ont appris des choses. (Son expression était indéchiffrable. Derrière son sourire, on sentait une trouille bleue.) Tu comprendras mieux si je te montre.

Il se baissa pour ramasser par terre un gyroscope que Sean avait dû abandonner là. Il laissait toujours traîner ses jouets partout. C'est moi qui lui en avais fait cadeau, tout comme son microscope, sa boîte de petit chimiste et un coffret d'électricien. Autant de tentatives pour essayer de l'intéresser à la science. Il n'avait prêté qu'une attention distraite à mes explications sur le moment cinétique, mais il aimait bien regarder le gyroscope tourner selon des angles bizarres, ou placé sur la pointe d'un crayon ou d'un stylo. Du moins le premier jour. Hélas, tout passe tout lasse. Il avait fini par perdre la ficelle qui était censée le lancer et l'avait délaissé pour d'autres jouets.

Brian nous montra le gyroscope comme l'aurait fait un prestidigitateur avec une pièce qu'il s'apprête à escamoter. Je me demandai quelle était cette drôle de sensation de tiraillement que je ressentais soudain. De la nervosité ? Tout ça m'importait vraiment ?

Il posa le gyroscope en équilibre sur la table. Sans la ficelle pour le lancer, aucune chance qu'il puisse tourner. C'est pourtant ce qui se passa dès que Brian libéra la roue. Et lorsqu'il ôta complètement sa main, le gyroscope poursuivit sa rotation. Parfaitement stable, en dehors d'une légère oscillation. Esprit pratique avant tout, je cherchai la source d'énergie, pensant qu'il avait subrepticement échangé le nôtre contre un autre dans lequel une pile et un moteur auraient été habilement

dissimulés, mais à première vue, il s'agissait bien du même gyroscope à deux sous en plastique. Impossible d'y loger une quelconque batterie. Et pourtant, il tournait.

Elena était sur le point de dire quelque chose, mais Brian leva la main et nous continuâmes de regarder. Deux minutes s'écoulèrent sans que le mouvement ralentisse. Même lancé avec une ficelle, aucun gyroscope n'aurait pu tourner aussi longtemps sans perdre son élan. Trois minutes passèrent, puis quatre.

Finalement, Elena coinça la roue entre deux doigts pour arrêter la rotation. Elle avait le souffle court et, les yeux rivés à ceux de Brian, elle lui dit :

— Et si tu nous disais ce qui se passe ?

Chapitre 2

antihoraire

— Veuillez vous lever !

L’huissier avait dû beugler cette phrase de la même manière durant la majeure partie de sa vie d’adulte.

— Affaire Jacob Kelley contre l’État, l’Honorable Ann Roswell préside.

Le tribunal fédéral de Philadelphie était un magnifique édifice tout en colonnades et balcons, que la stricte fonctionnalité de l’annexe qu’on lui avait adjointe à l’arrière ne parvenait pas à gâcher tout à fait. Un mélange d’ancien et de moderne qui se retrouvait à l’intérieur, avec des ascenseurs pour handicapés voisinant avec les escaliers de marbre. La cinquième chambre, celle où les *marshals* m’avaient conduit et enfin libéré de mes menottes, était une salle haute de plafond. Les murs, recouverts de panneaux de bois, ouvraient sur de grandes fenêtres et étaient décorés de peintures à l’huile. Après des mois de procédure et d’arguties d’avocats, mon procès pour le meurtre de Brian Vanderhall était sur le point de s’ouvrir.

Elena me manquait. Les enfants me manquaient. J’aurais bien voulu qu’il y eût dans l’assistance quelqu’un qui fût de mon côté, mais j’en avais assez et j’étais content que, d’une

manière ou d'une autre, tout cela touche enfin à son terme. Cela faisait quatre mois que Brian était venu frapper à ma porte avec ses claquettes et avait ruiné ma vie. Nous allions enfin voir ce qu'un jury composé de mes pairs allait penser de mon histoire.

Mon avocat, Terry Sheppard, était assis à mes côtés, à la table de la défense. Il arborait une moustache en guidon de vélo et portait des bottes. Il aurait semblé plus à sa place sur un cheval que dans un tribunal et pour dire la vérité, je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il valait réellement. Je l'avais choisi parce qu'au milieu des requins en costumes de marque et serviettes en cuir qui avaient défilé au parloir pour me déballer leurs salades, il sortait du lot. Il n'avait pas essayé de m'en mettre plein la vue avec son CV et ses diplômes de Harvard. Il était simple. Franc du collier. Il m'avait inspiré confiance.

La juge Roswell avait la soixantaine, un visage avenant et des manières plaisantes. J'aurais voulu pouvoir me dire que c'était bon signe, mais j'avais comme un doute. Terry m'avait dit qu'elle avait la réputation d'être dure et qu'en plus, étant une ancienne procureure, elle était assez peu encline à sympathiser avec la défense. Pendant presque une heure, elle parla aux jurés de leurs devoirs, leur présenta les deux parties et leur expliqua que seules les dépositions sous serment des témoins devraient entrer en ligne de compte dans leurs délibérations mais qu'ils ne devraient tenir aucun compte des plaidoiries. Claire et bienveillante, elle les engagea cependant avec une grande fermeté à éviter tout contact avec les médias qui s'intéressaient déjà trop à cette affaire.

Finalement, elle se tourna vers le procureur.

— M. Haviland, dit-elle. Vous avez la parole.

David Haviland se leva et se tourna vers le jury. Les caméras-mouches s'agglutinaient à quelques centimètres à peine de son visage et je me demandai comment il parvenait à résister à l'envie de les balayer d'un revers de main. Il portait beau, très à l'aise en costume et avait la voix d'un présentateur de journal télé. Pire, il avait l'air d'avoir des principes. Le genre de gars qui aurait fait un malheur comme avocat mais avait choisi le ministère public par sens du devoir. J'aurais certainement été sous le charme, moi aussi, s'il ne tenait pas autant à m'envoyer en prison pour le restant de mes jours.

— Mesdames et Messieurs, lança-t-il en se retournant et levant les mains. Dans cette affaire, il est question de meurtre.

La salle était remplie de journalistes et de curieux, mais Haviland s'adressait aux jurés, pas à l'assistance. Je les détaillai – six hommes et six femmes de tous âges et de toutes origines – en essayant de deviner lesquels pourraient être de mon côté. Difficile à dire.

— Un meurtre pur et simple, poursuivit Haviland. Une vie que l'on a prise. Vous n'avez jamais rencontré Brian Vanderrhall, et jamais plus vous n'en aurez la possibilité, mais faisons en sorte de ne pas oublier qu'il s'agissait d'une personne tout ce qu'il y a de réelle. Tout comme le sont vos maris, vos pères ou vos fils. Avait-il des défauts ? Probablement. Qui de nous n'en a pas ? Ce n'est pas une raison suffisante pour que, dans sa trente-huitième année, on l'arrache à ce monde.

» Maître Sheppard va s'appliquer à vous convaincre qu'il est ici question de technologie. Il va vous remplir la tête de mots tels que *quarks* ou *leptons*, va vous embrouiller avec des

témoignages d'experts sur des théories scientifiques que seule une poignée de personnes sur cette Terre sont capables de comprendre. Tout ça n'est qu'effets de manches, destinés uniquement à vous détourner des faits. Et les faits, mesdames et messieurs, sont limpides. Les faits sont que M. Jacob Kelley a assassiné Brian Vanderhall de sang-froid.

Au moment de prononcer mon nom, Haviland pointa un doigt accusateur dans ma direction. Je me demandai si c'était une technique qu'on leur enseignait en fac de droit ou s'il avait simplement piqué le truc dans un film.

— Votre tâche, mesdames et messieurs les jurés, sera de trouver la vérité. Dans ce grand pays qui est le nôtre, nous ne pensons pas qu'une personne extrêmement riche ou ayant suivi de hautes études serait mieux à même que vous l'êtes de s'en acquitter. La vérité, c'est quelque chose que tous nous pouvons reconnaître. C'est pour cette raison que nous remettons entre vos mains la quiétude de nos foyers et de nos villes. Nous savons que vous aurez le courage de reconnaître M. Kelley coupable (De nouveau cet index accusateur.) de ce meurtre abject.

L'un des jurés haussa imperceptiblement un sourcil et je me dis que Haviland y était peut-être allé un peu fort avec le mot « abject ». S'il voulait se mettre à la place de monsieur Tout-le-monde, il aurait dû abaisser un brin son niveau de langage.

— Vous avez tous entendu cette expression : *au-delà de tout doute raisonnable*. (Haviland fit quelques pas en se grattant le menton.) J'aimerais vous expliquer ce que cela veut vraiment dire. Pour certains, cela revient à dire que l'on ne peut condamner un individu à moins d'être convaincu de l'impossibilité matérielle de son innocence. Rien n'est plus faux. Le mot à

retenir ici est *raisonnable* : peut-on raisonnablement croire que Jacob Kelley est innocent ? L'examen des preuves qui vous seront présentées sera-t-il suffisant pour vous convaincre, en tant que personnes raisonnables, de prendre en votre âme et conscience les mesures qui s'imposent à son encontre ? Voilà ce que dit la loi et la juge Roswell ne vous dira pas autre chose. Même Maître...

— Si vous voulez bien m'excuser, monsieur le procureur, le coupa la juge. Vous jouissez d'une grande liberté pour votre déclaration liminaire, mais dispensez-vous de parler en mon nom, spécialement lorsque vous n'avez pas la plus petite idée de ce que je pense.

— Pardonnez-moi, votre Honneur, se rattrapa Haviland, confus.

— Je rappelle aux membres du jury, reprit la juge, que les déclarations liminaires des deux parties ne sont pas des preuves et n'ont, encore moins, force de loi. Elles permettent simplement aux deux parties d'exposer leurs argumentations, mais vous ne devez, sous aucun prétexte, en tenir compte durant vos délibérations. Ce sera aux témoins d'apporter des preuves et c'est moi qui expliquerai les règles de droit. (Elle adressa un signe de tête à Haviland.) Poursuivez.

— Merci, votre Honneur, répondit ce dernier en faisant la tête de quelqu'un qui venait d'avalier quelque chose de désagréable.

Il continua dans la même veine, mais l'épisode lui avait coupé les pattes. J'eus du mal à conserver mon sérieux. Terry, à côté de moi, ne semblait pas s'embarrasser de ce genre de scrupules. Il se jeta en arrière en affichant un franc sourire.

— Un doute raisonnable, poursuivit Haviland. Dans l'affaire qui nous occupe, qu'est-ce que ça veut dire ? Jacob Kelley tenait l'arme dans sa main. Ça, nous pouvons le prouver. Il en voulait à Brian Vanderhall et voulait se venger. Ça aussi, nous pouvons le prouver. Vous entendrez comment M. Vanderhall a agressé l'épouse de M. Kelley. Vous entendrez aussi les antécédents de violence de ce dernier, tout particulièrement lorsque l'on s'en prend à ceux qu'il aime. Et pour finir, vous entendrez comment M. Kelley a suivi sa victime dans un bunker souterrain, lui a tiré dessus et l'a tuée. Dans mon esprit, il n'y a de place pour aucun doute raisonnable, pas plus qu'il ne pourra en subsister dans le vôtre une fois que vous aurez été mis en présence des éléments de l'enquête : Jacob Kelley (Une fois encore, cet index vengeur.), en pleine possession de ses moyens, a volontairement et intentionnellement pris la vie de l'un de ses semblables.

Haviland se rassit et hocha la tête, à l'évidence content de lui. Le geste me sembla un peu trop théâtral et j'espérai que ce serait aussi le cas pour les jurés.

— Merci, M. Haviland, conclut la juge. M. Sheppard ?

Terry se leva péniblement, comme si ses articulations le faisaient souffrir.

— Ce jour est à marquer d'une pierre blanche, dit-il. (Sa voix vibrerait désormais d'un accent texan que je ne lui connaissais pas.) C'est le jour où un avocat aura été d'accord avec un procureur. Tout ce que M. Haviland a dit est vrai.

Il fit mine de se rasseoir. En dépit de ma détermination à ne rien laisser paraître de mes émotions pendant mon procès, j'en restai bouche bée et, pendant une seconde, je crus bien

qu'il n'allait rien dire d'autre. Puis il se releva et, avec un éclat malicieux dans le regard, il compléta :

— Enfin... *presque* tout.

» La partie où il prétend que mon client a tué M. Vanderhall est fautive, mais nous y reviendrons. Pour le reste, M. Haviland l'a plutôt bien dit. Dans mon plaidoyer il sera beaucoup question de science et une partie sera passablement complexe. Toutefois, à la différence de mon confrère, je pense que vous êtes parfaitement capable d'y comprendre quelque chose.

» M. Haviland semble sous-entendre que vous ne seriez pas assez intelligents pour ça. Il préfère vous donner une version allégée. Personnellement, je trouve ça un peu condescendant, mais après tout, il est libre de ses opinions. En revanche, ce dont il n'est pas libre, c'est de vous priver de toute une partie des éléments du dossier. Il n'est pas libre de décider qu'il contient des faits dont vous ne pourriez saisir toutes les subtilités.

» Apparemment, M. Haviland semble croire que le monde se divise en deux catégories : ceux qui peuvent appréhender des concepts ardues et ceux qui ne peuvent pas et il a déjà décidé que c'est à cette seconde catégorie que vous appartenez. Eh bien, moi, je pense que vous serez capables de vous retrouver dans les preuves que j'ai l'intention de vous soumettre. Et je vais toutes vous les livrer. Pas uniquement celles que mon confrère pense que vous pouvez avaler. Et au bout du compte, je pense que vous serez d'accord avec moi pour dire que, non seulement, un doute raisonnable subsiste quant à la responsabilité de mon client dans cette affaire, mais qu'en plus il y a de bonnes raisons de penser qu'il n'a rien à voir avec la mort de M. Vanderhall.

Chapitre 3

h o r a i r e

Elena tenait le gyroscope et fixait Brian dans les yeux. Je ne parvenais pas à trouver la moindre explication scientifique à ce qu'il venait de faire. Un gyroscope ne se maintient en équilibre que grâce à son moment cinétique. Dans l'absolu, il ne devrait jamais s'arrêter dans la mesure où le couple fourni par la gravité n'est pas suffisant pour altérer son inertie. Dans les faits, la friction érode graduellement l'effet de rotation, causant un ralentissement de plus en plus marqué, jusqu'à ce que les lois de la gravité finissent par reprendre leurs droits.

Donc, de deux choses l'une. Soit Brian avait trouvé un moyen d'éliminer toute friction sur la surface de notre table – sans même parler de la friction de l'air – soit il avait un moyen de réinjecter de l'énergie dans le dispositif pour compenser les effets de la friction et ce, sans même toucher le gyroscope. Je ne voyais pas comment il aurait pu arriver à faire l'un ou l'autre.

— OK. T'as gagné ! Comment tu fais ?

— Elles m'ont montré, répondit gravement Brian. Les intelligences quantiques.

— D'accord. Ce sont les petites fées qui font tourner le gyroscope ?

J'essayais de ne pas laisser le cynisme transpirer dans ma voix, mais j'avais du mal.

— Évidemment que non ! s'énerva-t-il. C'est de l'énergie potentielle. Celle contenue dans le mouvement des particules atomiques. Ça ne s'arrête jamais. C'est une source infinie.

J'hésitai. C'était difficile à croire, mais d'un autre côté, on ne pouvait nier l'évidence du gyroscope.

— En fait, tu tires parti d'un principe inhérent au monde quantique pour le translater à une plus grande échelle ?

— Incroyable, non ? répondit posément Brian. Ça va changer le monde.

— Si c'est ça, c'est une technologie qui vaudrait des dizaines de milliards de dollars, dis-je. C'est pour ça que tu es là ? Tu es poursuivi par des gens qui en ont après tes découvertes ?

— Je suis bien poursuivi, mais pas par des gens.

— Sois plus clair ! m'exclamai-je en levant les mains au ciel.

— Laisse-moi te donner un autre exemple, dit-il.

Sa main disparut sous la table et, l'instant d'après, il pointait sur Elena le canon d'un Glock 46.

En une seconde, je bondis sur mes pieds, renversant la chaise derrière moi. Les mains tendues, paumes en avant, je tentai de le raisonner :

— Pose ça, Brian. Écoute-moi.

Elena fixait le canon sans bouger, osant à peine respirer.

— Ne fais pas ça, lâcha-t-elle dans un murmure.

— Tu ne risques rien, la tranquillisa Brian. La balle va se diffracter autour de toi.

— Arrête tes conneries, lançai-je. Regarde-moi.

Il ne bougea pas.

— Regarde-moi ! hurlai-je.

Il se tourna vers moi.

— C'est une balle ! Pas un électron. Si tu appuies sur la détente, tu vas la tuer. Ce n'est pas ce que tu veux, pas vrai ?

— Tant que je ne t'aurai pas montré, tu ne me croiras pas, dit-il en se levant.

Je contournai doucement la table.

— Si ! Je te crois ! Rasseyons-nous, qu'on puisse reparler de tout ça.

— Non, c'est pas vrai ! Tu les appelles des fées et tu te fous de ma gueule. Mais elles existent, Jacob. Je ne vais faire de mal à personne. Je veux juste te mettre face à l'évidence.

— Alors vise ailleurs ! Vise-moi !

— Elle ne risque rien, lâcha-t-il en pressant sur la détente.

(Fin de l'extrait)

Ancien chercheur en physique quantique, Jacob Kelley voit son monde basculer le soir où Brian Vanderhall s'invite chez lui et tire sur sa femme pour lui prouver l'existence d'intelligences découvertes au cœur même de la matière.

Mais lorsque Vanderhall est retrouvé assassiné et que la famille de Jacob disparaît, c'est lui que la police met sous les verrous.

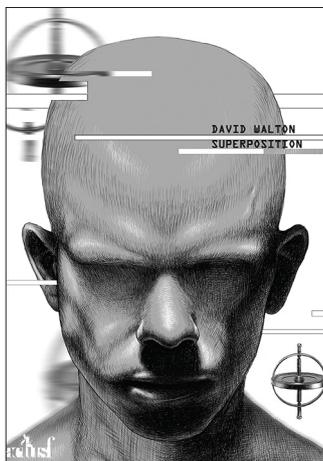
Emprisonné, il va devoir prouver son innocence au cours d'un procès très médiatique.

Heureusement, il peut compter sur une aide précieuse : celle de Jacob Kelley.

Mais lorsque Vanderhall est retrouvé assassiné et que la famille de Jacob disparaît, c'est lui que la police essaie de mettre sous les verrous. En cavale, il va devoir mener sa propre enquête pour très vite prouver son innocence.

Car au même moment, au tribunal, se joue le destin d'un homme : celui de Jacob Kelley.

Bienvenue dans un monde où l'impossible devient possible.



À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 20 €
(clie)

En numérique : 10.99 €
(clie)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-36629-821-5